Élisabeth BADINTER, *Fausse route*

Paris, O. Jacob, coll. Le Club, 2003, 221 p.

Fabienne Martin-Juchat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7121>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7121

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Fabienne Martin-Juchat, « Élisabeth BADINTER, *Fausse route* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le , consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7121> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7121>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Elisabeth BADINTER, *Fausse route*.

Paris, O. Jacob, coll. Le Club, 2003, 221 p.

Elisabeth Badinter, philosophe de formation, est l'auteure de nombreux ouvrages sur la condition féminine et les rapports hommes/femmes dans la société. Avec *Fausse route*, elle signe une vision polémique du féminisme occidental. Son ouvrage a suscité de nombreuses critiques de femmes dans diverses revues destinées au grand public. Hélène Strohl, recenseur de la revue *Culture en mouvement*, conclut que cet ouvrage est peu scientifique, sujet à caution : « Argument contre argument, amalgame contre amalgame, au bout du compte, il semble bien que l'auteure se situe dans le même monde et avec les mêmes valeurs que celles qu'elle critique » (*Culture en mouvement*, 59, juil.-août, 2003, p. 62).

Au-delà des faiblesses de sa démarche, Elisabeth Badinter dérange plus particulièrement les femmes, car elle réveille leur crise identitaire – que ce soit dans leur intimité ou dans leur vie sociale – et met en exergue le fossé générationnel entre mères et filles issu des années 68 : « Parce que l'idée d'un retour à l'état antérieur ne peut être envisagé et qu'il est hors de question de sacrifier vie familiale et vie professionnelle, la plupart des femmes se sentent contraintes d'avancer coûte que coûte sur la voie tracée par leurs mères. Toutefois, l'heure n'est plus aux conquêtes en chantant. Elle a laissé place à une nouvelle sensibilité sociale. D'abord le désenchantement à l'égard des hommes. La plupart n'ont pas joué le jeu de l'égalité » (p. 14). Cette rancœur a ouvert la voie à des études féministes virulentes en provenance des États-Unis. Selon ces dernières, les femmes sont toujours l'objet de violence morale et physique, de « harcèlement » – l'emploi du terme en forte progression depuis l'explosion des cas de pénalisation –, « une femme sur huit a subi ou subira au cours de sa vie une agression sexuelle » (M.-A. Le Bouliaire, *Le viol*, Paris, Flammarion, 2002, p. 239 cité p. 47). L'auteure de *Fausse route* dénonce ici une tendance à l'amalgame statistique de la part des féministes entre harcèlement moral, violence symbolique, tentative de viol et viol effectif. Elle insiste sur les différences entre ces traumatismes qui, une fois regroupés, gonflent les chiffres et appuient

les postures extrémistes dans la nouvelle guerre des sexes à l'occidental. Les femmes sont les victimes de l'homme dont il faut combattre la violence, violence qui fait son essence. Les femmes sont dominées par les hommes car le « masculin est le genre hégémonique et prévalent » (D. Welzer-Lang, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, p. 11, cité par Elisabeth Badinter, p. 64).

Elisabeth Badinter critique vivement ce naturalisme et ce dualisme oppositionnel tout en le considérant comme une impasse : « Si la domination masculine et la violence qui la fonde sont aussi universelles qu'on le dit, d'où viendra le salut ? » (p. 65). Elle met alors en lumière un tabou social : la violence des femmes. Elles sont aussi capables de torturer, de tuer leurs enfants, de battre leurs compagnons, de consommer des films pornographiques, des *sex-toys*, de considérer les hommes comme des objets sexuels et des distributeurs à sperme, de les jeter s'ils ne les font pas jouir, ou encore de les acheter. Ces faits dérangent car ils démystifient la femme que la puissance procréatrice dote d'humanité, de générosité, de supériorité morale, etc. En outre, les enquêtes récentes sur les pratiques sexuelles des femmes et des jeunes filles sont en contradiction avec le discours des féministes puisque « dès l'âge de douze ans, la moitié des filles ont déjà visionné des films pornographiques », ou que « depuis dix ans, les salons de l'érotisme se sont multipliés ainsi que les boîtes d'échangisme ou les soirées privées *hard*. Le corps-objet et le sexe machine ne sont plus que des choix masculins, il faut bien être deux pour pratiquer des séances sado-masos qui se sont banalisées » (pp. 128-129).

La pureté et la moralité féminines, apanage des féministes, est en contradiction avec les évolutions des pratiques sexuelles. Pourtant, aux États-Unis, les féministes prônent qu'il faut mettre un frein à la pulsion sexuelle des hommes, la féminiser car, en fin de compte, la pénétration est en vérité un viol (D. Kinnon, juriste et promotrice avec succès de la pénalisation des « crimes sexuels » aux États-Unis, citée par l'auteure, p. 161).

Selon Elisabeth Badinter, la solution castratrice à l'américaine est une impasse parce qu'elle se fait au détriment des femmes. Les relations hommes/femmes n'ont jamais été

aussi mauvaises. La montée en puissance de l'idéologie féministe a moralisé et culpabilisé les hommes et ceux-ci en éprouvent un fort ressentiment tout en faisant « mine d'oublier qu'ils conservent jalousement le pouvoir qui conditionne tous les autres, à savoir le pouvoir économique et financier » (p. 185). Parallèlement, le renouveau de tendances, comme le naturalisme et le particularisme sexuel, ne sont pas sans risque car il ralentit la marche vers l'égalité. Avoir l'instinct maternel et allaiter devient une injonction et demande à la femme d'être à la maison et à temps partiel : « Comment s'étonner ensuite que les femmes en charge d'enfants aient un temps professionnel moins élevé que celui des hommes... mais en revanche un temps de travail à la maison beaucoup plus élevé que celui du père ? » (p. 214).

Quel est l'intérêt de ce type de recherches pour les sciences de l'information et de la communication ? Ces dernières négligent trop souvent les questions de genres dans les systèmes et les processus de communication. Ceux-ci ne sont pourtant pas asexués. Peut-être qu'aux États-Unis le curseur penche trop du côté d'une accentuation des différences biologiques entre les sexes dans les processus cognitifs et sociaux mais, en France, elles sont souvent évincées. Le débat sur le porno-chic publicitaire et audiovisuel, sur le rabaissement de la femme dans les émissions de *reality-show* mériterait d'être resitué dans ce contexte empreint d'idéologie féministe anglo-saxonne. Plus encore, resituer la violence sexuelle des hommes dans un processus de communication permettrait de se pencher sur les différences dans l'expression sociale de la violence selon les sexes plutôt que sur les différences liées au genre. Les hommes manifesteraient plus facilement leur violence dans l'acte sexuel alors que les femmes, poussées par cette même violence fondatrice (Girard), la retourneraient contre elles – dans l'anorexie, la boulimie, les scarifications... – (D. Le Breton, *Conduites à risque : des jeux de mort aux jeux de vivre*, Paris, Presses universitaires de France, 2002). La question est donc bien également communicationnelle, puisque les modes de représentation, de manifestation et d'expression corporelles de la violence, pour soi-même et

au regard de l'autre, interviennent en tant que construit social.

Fabienne Martin-Juchat
Limsic, université de Bourgogne

Dominique BLIN, Isabelle COUSSERAND, Christian MESNIL, dirs, *Interculturel et communication dans les organisations*.

Communication et Organisation, 22, Bordeaux, Université Michel-de-Montaigne, GREC/O, 2002, 345 p.

Dans sa livraison du second semestre 2002, le numéro 22 de la revue *Communication et Organisation*, éditée par le groupe de recherches en communication des organisations (GREC/O) de l'université Michel-de-Montaigne (Bordeaux 3), a proposé un dossier intitulé « Interculturel et communication dans les organisations ». Ainsi, les contributeurs, au nombre de douze, offrent-ils un ensemble varié de définitions, de travaux et d'expérimentations, l'objet étudié – l'interculturel – l'étant tout autant.

À la lecture de ces textes, celui de Joanna Nowicki (pp. 52-66) donne indéniablement le ton aux questionnements autour des effets de mode de la thématique, de son appropriation dans diverses sphères et/ou disciplines, et propose, dans la lignée d'Yves Winkin (« Émergence et développement de la communication aux États-Unis et en France », pp. 33-50, in : Fall K., Simeoni D., Vignaux G., dirs, *Mots, représentations, enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1994), une alliance entre le domaine de la communication interculturelle et celui de l'anthropologie. Cette chercheuse insiste sur la pluridisciplinarité du champ et défend l'idée que le croisement de méthodologies ne peut que participer à l'élaboration rigoureuse des éléments constitutifs d'une culture et de son ossature, sans pour autant céder à la modélisation et à l'ethnocentrisme. Par ailleurs, Stefan Bratosin (pp. 184-199) souligne, à juste titre, que « l'interculturalité [...] est approchée comme un objet pliable en tous sens » (pp. 185-186), au point qu'il note certaines limites et ambiguïtés méthodologiques. En effet, il rappelle, « qu'au lieu d'avoir comme concept général de départ celui de culture, [trop] d'études en commu-